

## II) Du mythe de la pulsion au réel de la jouissance.

### - La pulsion, chez Lacan.

Lacan va s'introduire dans le labyrinthe freudien à partir de son axiome premier, *l'inconscient est structuré comme un langage*.

Il s'est toujours efforcé d'éclairer le champ analytique, par des apports extérieurs à son expérience directe, pour en rendre compte d'une façon plus performante, par exemple : Le stade du miroir, ou l'éthologie animale pour explorer l'imaginaire dans son rapport au symbolique :

- La théorie des ensembles pour parler de la combinatoire signifiante.
- La topologie pour aborder la question du réel et de la jouissance.

Tout le sens de son retour à Freud est marqué par cette méthode. En effet il ne commente pas Freud en dépliant ses termes, il le lit à partir de son axiome, en convoquant le texte freudien, pour en tirer toutes les conséquences que cela comporte dans la pratique analytique même.

Une première remarque ici s'impose :

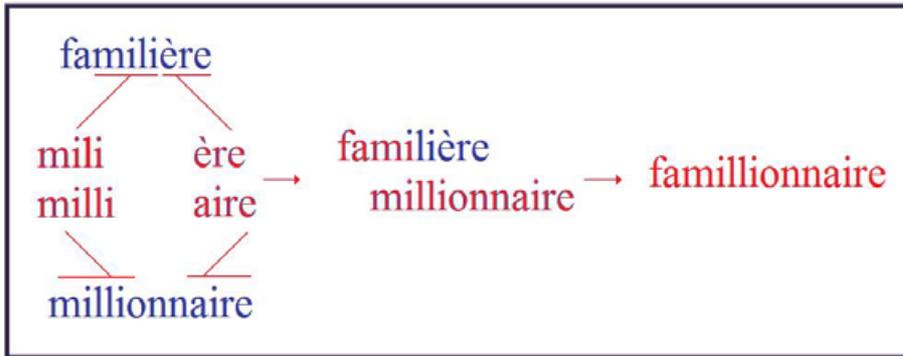
Il y a dans l'analyse un écart entre la pratique et la théorie, et leur relative interdépendance donne sa pertinence et sa valeur à cette *praxis*, qui n'a pas besoin d'être éclairée pour être opérante, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas tenter de l'élaborer pour rétroagir sur la pratique. C'est la thèse princeps de Lacan pour qui l'analyse est une pratique de discours.

On sait l'élaboration rigoureuse que Lacan va donner à cette notion de discours, défini comme lien social. Il s'agit d'une mathématisation très précise, d'où l'ineffable est exclu, réduit logiquement à l'impossible à dire et non pas à l'impuissance. Cette démarche va lui permettre de rompre avec les vieilles divisions classiques théorie-pratique, science ou non.

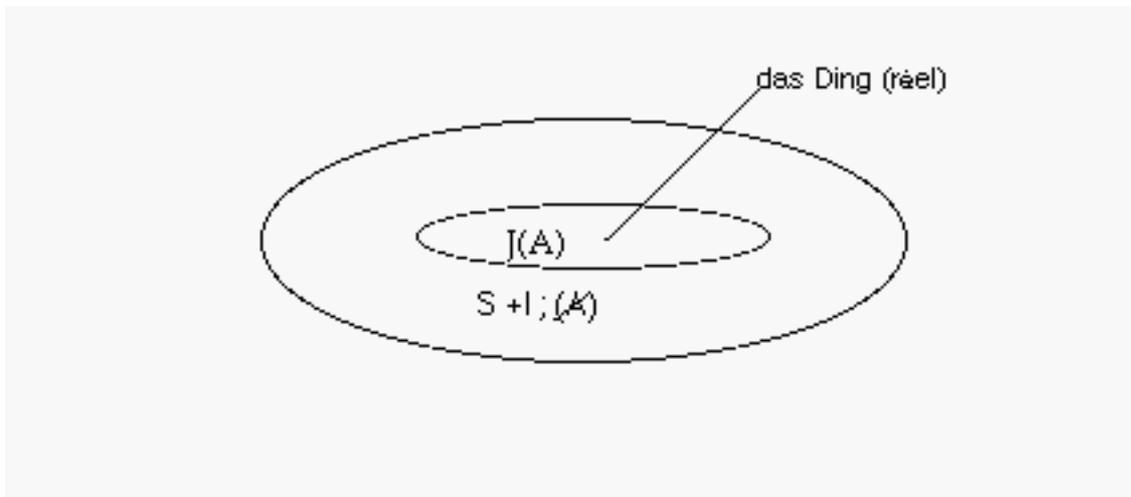
Conformément à cette expérience de discours, l'inconscient déchiffré par cette pratique est structuré comme un langage, ce qui n'épuise pas pour autant la question de savoir ce qu'est le langage, mais ça ne recouvre pas tout son champ, puisque le langage on peut l'aborder par d'autres biais, la linguistique par exemple. *Le langage est la condition de l'inconscient et non pas l'inconscient la condition du langage*. Cependant, Lacan précisera que l'inconscient et la condition de la linguistique, laquelle est une élucubration de savoir sur *lalangue*. Ce dernier terme sera explicité par Lacan à partir de 1972.

Éclairer le texte de Freud avec cet axiome *l'inconscient est structuré comme un langage*, parfois ça marche et parfois ça ne colle pas. Évidemment dès que Lacan a présenté son affaire ainsi, on s'est précipité pour le contredire, sans pour autant le mettre en question d'une façon très pertinente.

Il est difficile de contester à la lecture des œuvres de Freud, *l'interprétation des rêves*, *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient* ou *Psychopathologie de la vie quotidienne*, que Freud traite ces formations de l'inconscient comme des faits de discours.



Ceux qui contestent la thèse de Lacan lui accordent, du bout des lèvres, sa façon de traduire en terme de signifiant la notion freudienne de *Vorstellungsrepräsentanz*, comme étant le *représentant de la représentation*, dont Freud nous dit que c'est lui qui est refoulé de la pulsion. Aussitôt on lui oppose, que Freud a parlé aussi des choses refoulées, dont il n'y a pas de représentation. Or Freud n'a jamais employé le terme de *Das-ding* pour parler des choses refoulées, mais de *Sachevorstellungen*, c'est-à-dire des représentations de choses. Autrement dit des mots et non pas des images par exemple. *Die-sache*, voulant dire les choses en tant qu'elles sont traitées par le discours, à l'inverse de *Das-ding*, qui renvoie à *La Chose* dont il n'y a pas de représentation, mais autour de quoi tourne tout le procès des représentations refoulées.

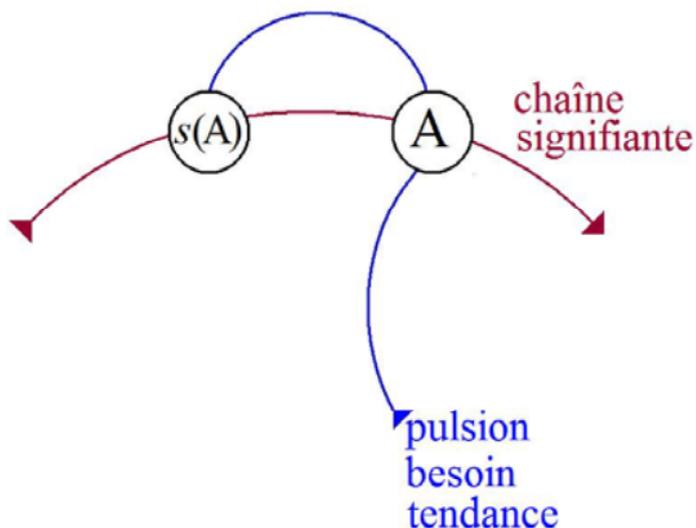


Pour réfuter l'axiome de Lacan, on prend aussi un autre biais. On lui oppose l'affect, dont il n'y a pas assez de mots pour l'exprimer. On oublie encore que Freud n'a jamais dit que l'affect était refoulé, mais que c'est son représentant qui l'est, de sorte que l'affect quant à lui, il s'en va à la dérive et va s'accrocher à d'autres représentations, d'où la possibilité, de changer son sens. Par exemple : la tristesse, pour un seul mot peut se transformer en joie. Comme, il peut y avoir des affects paradoxaux, que traduit bien par exemple l'expression *verser des larmes de joie*, et d'autres encore.

À cet égard, on veut méconnaître, que Lacan parle des affects dans tout son enseignement, pas seulement de l'angoisse à laquelle il a consacré un année de son enseignement, mais aussi de l'amour, de la haine et de l'ignorance comme des passions de l'être, de la joie, de la crainte, de la pitié, de la tristesse ou de la colère etc. Il démontre à partir des hypothèses freudiennes que l'affect n'est pas l'être donné dans son immédiateté, mais qu'il procède du discours qu'il l'habite, et qu'il n'est pas observable phénoménologique, mais cernable dans le dire du sujet. Les difficultés que soulève cet axiome sont ailleurs. Dire que *l'inconscient est structuré comme un langage*, ne signifie pas pour autant que toute l'expérience analytique soit rapportable au seul signifiant. Il y a donc lieu de distinguer la structure et le signifiant.

Si l'opération du signifiant sur le réel a pour effet la division du sujet (\$) il y a aussi un produit, un reste non représentable, que Lacan désigne du terme *d'objet petit a*. De ce fait pour lui tout est structure, mais pas tout est signifiant. Cette définition de la structure, est même ce qui sépare Lacan des autres « dits » structuralistes, qui rapportaient tout au signifiant, alors que chez Lacan la structure est un ensemble ouvert sur le Réel, marqué d'incomplétude, et dont le fonctionnement conditionne le sujet et le coordonne à sa jouissance spécifique. Évidemment rapporter la pulsion freudienne au langage cela va soulever un certain nombre de difficultés, en tant qu'elle n'est pas toute signifiante, parce que conformément à Freud qui la situe aux confins du biologique du psychique, il faudrait dans une première approximation lui supposer un soubassement organique, dont elle n'émerge pas n'importe comment, sinon de par l'incidence du signifiant. Les pulsions, en effet, s'étaient à partir des fonctions organiques du besoin, dont elles se séparent du fait qu'elles sont échos dans le corps du signifiant.

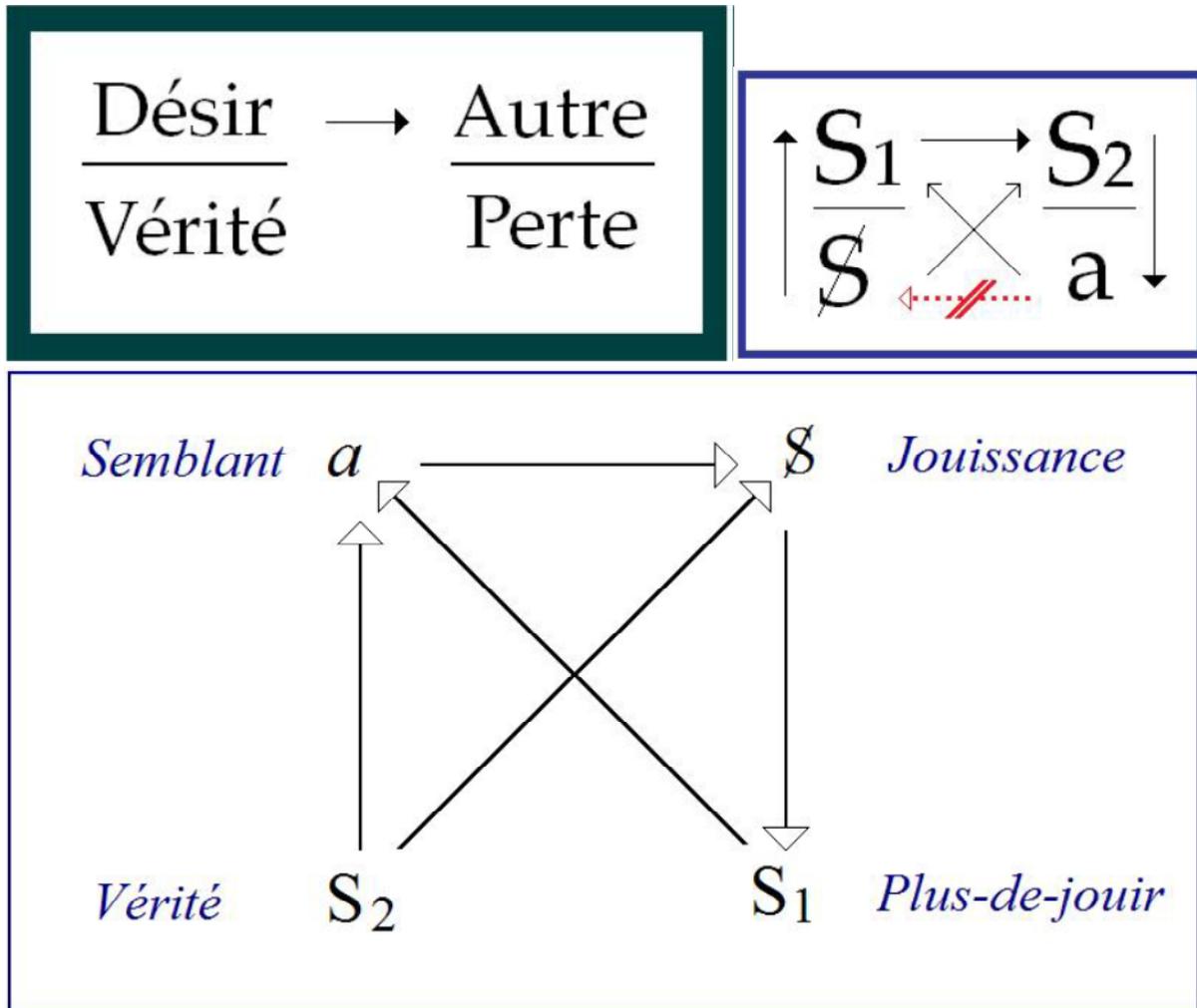
Ce qu'est la pulsion, pourrait être illustré par la métaphore du chasseur dont l'élan est dépité de sa proie par le croisement de nouvelles traces qui détournent le mouvement de sa course.



Lacan définit le sujet comme divisé dans sa représentation par un signifiant pour un autre signifiant, et le va situer à partir de la demande formulée en termes de signifiant.

Le désir se loge dans la métonymie de la chaîne signifiante, corrélé à l'objet *a* qui le cause.

Schéma :



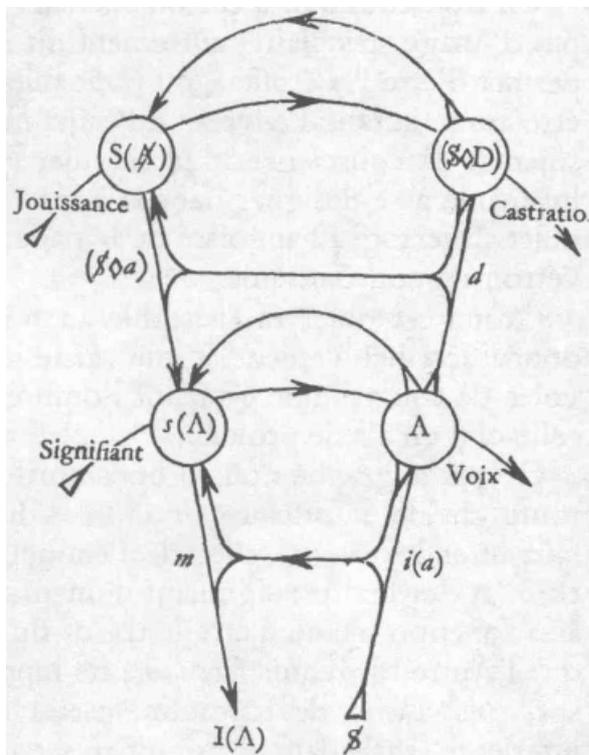
Lacan rapportant le désir inconscient au langage, soulève la difficulté de son articulation à la sexualité.

Comme Lévi-Strauss l'a déjà démontré, pour toute société humaine, la lignée biologique est soumise aux lois de l'exogamie. On peut dès lors se demander si justement ce n'est pas par le biais de la réalité sexuelle que le signifiant serait venu au monde de l'homme ? Il n'est bien entendu pas question de se poser la question de l'origine du langage. Il y a aussi une étrange analogie entre la combinatoire signifiante et la combinatoire en génétique. Il y a bien là une certaine affinité ne serait-ce que de voisinage entre les énigmes de la sexualité, par exemple dans la méiose et le jeu du signifiant, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient identiques. Enfin certaines traditions montrent comment telle conception du monde, en Chine notamment fondée sur le couplage **Yin** et du **Yang**, en sorte que les choses soient organisées en vastes constellations de signifiants dont

l'organisation respecte foncièrement la polarité des sexes, dans leur partition et le rôle que jouent l'homme et la femme dans la société. Le rituel des cérémonies, en commémorant cet ordre du monde, est là pour le rappeler et en renouveler le lien. Mais c'est la science moderne qui a rompu son amarre avec l'initiation sexuelle ayant présidé à son émergence, de sorte que, plus épurée apparaît la fonction du signifiant, plus le signifiant se détache de son rapport au sexuel.

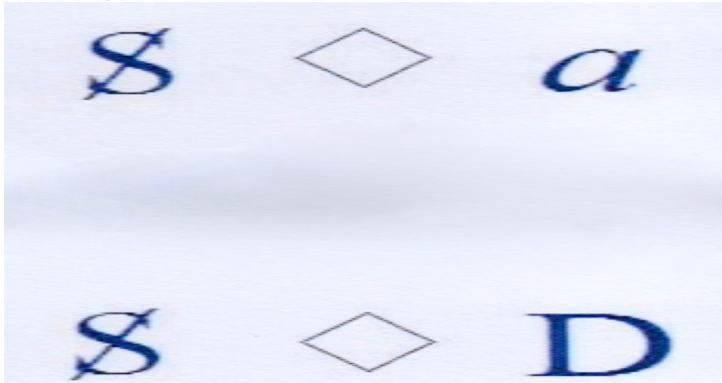
C'est donc par le biais de la pulsion que Lacan va rapporter le désir amarré par le signifiant à la sexualité.

Dans un premier temps, il s'agit de rendre compte de la pulsion en termes de signifiant. Freud fait de la pulsion, le représentant dans le psychisme de la sexualité. Le désir étant produit par la demande du sujet, Lacan va conceptualiser la pulsion comme dérive métonymique du désir à partir de la chaîne des signifiants de la demande.



Dans son texte des *Ecrits, Subversion du sujet et dialectique du désir* (1960) page 817, Lacan précise que le sujet se divise dans la demande. La pulsion étant ce qui advient de

la demande, quand le sujet s'y évanouit (*fading du sujet*), en sorte que, et cela va de soi, que la demande à son tour disparaît à ceci près qu'il reste la coupure qu'elle détermine. La coupure justement et la caractéristique même de la chaîne signifiante, Ce qui s'écrit de la façon suivante :



Sujet divisé en *fading* dans la demande.

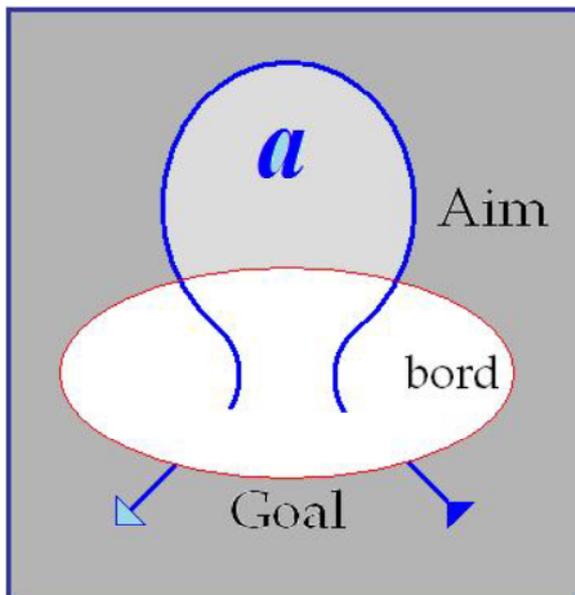
Ce trait de coupure désigne la pulsion et la sépare de la fonction organique qu'elle habite. Chez Freud ce trait de coupure est manifesté par le jeu grammatical dont s'organisent les mouvements de réversion de la pulsion, dans son articulation à sa source et à son objet, Freud là-dessus est sans équivoque. Par exemple dans la pulsion scopique, le mouvement d'aller-retour se traduit par *voir-être vu*. Lacan précise que la délimitation de la *zone érogène*, c'est-à-dire sa *source*, que la pulsion isole de sa fonction organique est le fait d'une coupure qui trouve faveur contingente d'un trait anatomique dans son incidence sur le corps. Il s'agit de contingences organiques, bord des lèvres, marge de l'anus, pavillon de l'oreille, ou fente palpébrale. De même les objets partiels, que décrit la théorie analytique, sont aussi le fait de cette coupure qui les détache certes comme partie du corps, c'est-à-dire comme contingences corporelles, mais en tant qu'ils appartiennent au sujet et non pas au corps. Ce qui s'appréhende très bien chez les enfants avec leurs objets transitionnels, leur doudou par exemple. Identifiez ainsi la pulsion comme la coupure même de la chaîne signifiante, c'est la situer comme la résultante de la castration symbolique en son lieu même, c'est pourquoi Lacan parle d'autant de castration qu'il y a pulsion orale, anale, scopique et invoquante.

Il s'agit là essentiellement de l'articulation du langage qui vient du dehors parasitant l'organisme vivant, par incorporation, le constituant comme corps du sujet - *j'ai un corps*, dit-il, car il ne se réduit pas à être un corps. On ne sait pas pourquoi il y a une telle affinité entre l'organisme humain, et le langage. Or précisément dans ce parasitisme langagier, il n'y a pas de séparation entre le somatique et le psychisme qui sont noués d'une façon énigmatique, et que Lacan nomme comme le processus d'une « *insondable décision de l'être* », pour *l'infans* subissant la violence du logos. Il s'agit d'un processus originaire que cette prise du corps vivant par le signifiant chez l'être humain. Il en résulte que la coupure ne passe pas entre le psychique et le somatique (soit le corps), mais entre le psychique et le logique. Autrement dit, le discours. Le langage, n'est pas un organe, contrairement à ce que dit Chomsky, il vient du dehors, soit de l'Autre (déjà là pour le sujet), défini comme lieu du langage. Les généticiens un peu à la page, savent bien que le développement d'un organisme, ne se réduit pas à l'action des gènes, mais que la forme, autrement dit l'image, joue un rôle très important dans son évolution.

Depuis que l'on a décrypté le génome, on s'aperçoit que l'on en sait peu sur le lien qu'il y a entre le génotype et le phénotype, et encore moins comment ils s'interagissent. Le corps dont nous parlons dans la psychanalyse, c'est le corps parlant et jouissant, dont l'érogénéité est illustrée dans l'hystérie, mais qui ne correspond pas à l'anatomie de l'organisme vivant tel qu'il est décrit pas la biologie. Autrement dit, la psychanalyse et la biologie ne s'invalident pas réciproquement.

La conceptualisation de la pulsion, comme coupure fonctionnant dans la répétition de la chaîne signifiante, dont se véhicule la demande est conforme à la structure de béance de l'inconscient, lequel fonctionne comme une pulsation temporelle dans la parole : ça s'ouvre et ça se referme aussitôt là où c'était, là où ça allait être, aussitôt ça disparaît. L'inconscient que Lacan (traduisant le terme de Freud *Unbewusst*) écrit *l'une-bevue*, équivoque avec le terme allemand, a bien une structure de béance et non pas de sac. Elle ne peut être saisie que dans les achoppements de l'acte de la parole, dans les lapsus, les mots d'esprit, les rêves et les actes manqués de la vie quotidienne conformément à ce que dit Freud.

La définition de la pulsion par le signifiant, qui en fait le représentant psychique pouvant être refoulé, va permettre d'accorder trois propositions que Freud relevait dans le *Moi et le ça* et que tout le monde méconnaît, faute de les comprendre ensemble. C'est le reproche que Lacan adresse à Daniel Lagache dans son texte des *Ecrits* « *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache* » (1960 pages 656 à 667).



Les 3 propositions sont les suivantes :

### 1) il n'y a pas de négation dans l'inconscient.

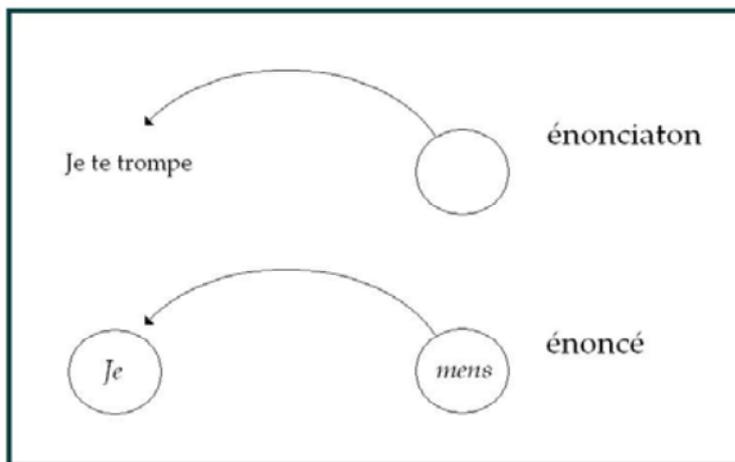
Lacan rappelle comme Freud, que le mouvement de la pulsion est soumis au jeu de la grammaire de telle sorte que les termes les plus contradictoires peuvent coexister sans exclusion logique — de ce fait elles appartiennent à l'ordre du discours. En jouant sur l'écart de la différence entre le sujet de l'énoncé, ce qui est dit, et le sujet de l'énonciation, celui qui parle, on peut montrer l'absence de contradiction entre les termes. En effet, Lacan donne cet exemple célèbre du syllogisme d'Épiménide le menteur sur lequel les logiciens se sont cassé la tête :

Une de ces formulations est la suivante :

*Quand je dis que je mens, est-ce que je dis la vérité ?*

La solution lacanienne est la suivante :

Lorsque le sujet dit je mens, ce n'est pas contradictoire avec le fait que comme agent de l'énonciation le sujet annonce par là qu'il dit la vérité, car c'est bien la vérité qu'il ment.



### 2) le ça est inorganisé.

Le ça pris, comme *réservoir des pulsions* est illustré par Lacan par la métaphore du jeu de loto, dont il rappelle que les pions (les pulsions) en vrac dans un sac, peuvent être tirés au hasard, mais qu'ils n'en vont pas moins se situer en ordre sur les cartes des joueurs. La diachronie du tirage au sort s'ordonne ainsi rétroactivement par rapport à la structure qui la détermine.

Par cette métaphore Lacan oppose l'inorganisation réelle à l'organisation de son intégration à la structure. À cet égard Lacan peut dire que pas-tout est signifiant même si tout est structure.

### 3) les pulsions sont silencieuses.

Lacan parlant la *pulsion de mort*, lui donne la signification d'être l'effet de mortification du vivant par le signifiant. Mortification en quoi consiste cet effet de *fading* c'est-à-dire de silence du sujet divisé.

On voit bien ainsi comment le signifiant apparaît comme la clé de la théorie des pulsions. La métonymie même de la chaîne signifiante pouvant rendre compte du déplacement et de l'interchangeabilité des pulsions ce qui oblige Freud, pour en rendre compte, à inventer ce mythe de la libido comme un fluide, dont la définition changera au fur et à mesure de son avancée. Cette libido freudienne désignant à la fois le désir dans sa

structure et la jouissance dans son économie chez Lacan. Freud fait peu usage du terme de désir, mais plutôt de *Vouche* qui renvoie à volonté, vœu, souhait, intention voire envie, etc.

En faisant dépendre du signifiant le désir, Lacan donne un éclairage nouveau au *désir indestructible* dont Freud parle dans la *L'interprétation des rêves*, toujours le même dit-il du début à la fin insistant dans la modulation de la chaîne signifiante qu'il identifie à *l'instinct de mort*.

Il s'agit maintenant par le biais de la pulsion, traduite en termes de signifiants, d'intégrer la sexualité à la dialectique du désir, ce qui ne va pas de soi. C'est une question cruciale car dans la pratique l'expérience analytique, concernant l'acte sexuel, on espère que les choses vont s'arranger quelque peu.

Chez Freud le lien du désir inconscient au sexuel est posé comme tel, même si leur rapport n'est pas toujours articulé d'une façon très claire.

Le rapport de béance entre la pulsion partielle, dite sexuelle, comme étant le représentant psychique de la sexualité et le réel du sexe va prendre toute sa valeur chez Lacan.

Il s'agit pour lui d'accorder le sexuel de façon conforme à la structure de béance de l'inconscient :

- Dans un premier temps, Lacan dit que le sujet émergeant en éclipse dans la vérité d'un achoppement et disparaissant aussitôt, obéit à une structure de béance qui est un vide. La réalité de l'inconscient au départ, chez lui, c'est ce battement insubstantiel.

- Dans deuxième temps, au moment du séminaire les 4 concepts de la psychanalyse en 1964, Lacan dit que cette réalité de l'inconscient est sexuelle.

Freud parlait de réalité (*Realität*), ce qui veut dire réel de la *réalité psychique*, qu'il oppose à la *réalité matérielle* (*Wirklichkeit*). Donc, pour Lacan, il faut que la réalité sexuelle de l'inconscient soit conforme à la structure de renvoi d'un signifiant à un autre. Le grand secret est celui-ci :

**il n'y a pas d'autres rapports sexuels que cette métonymie même**, c'est-à-dire, l'intervalle irréductible entre les signifiants. Autrement dit, il n'y a pas de *rapports sexuels* conformément au manque-à-être, car le réel le seul réel que nous touchons, c'est cette coupure même. La fente que Lacan définira comme étant le sujet même, le sujet divisé.

Il s'agit pour nous de conjoindre deux positions de Lacan :

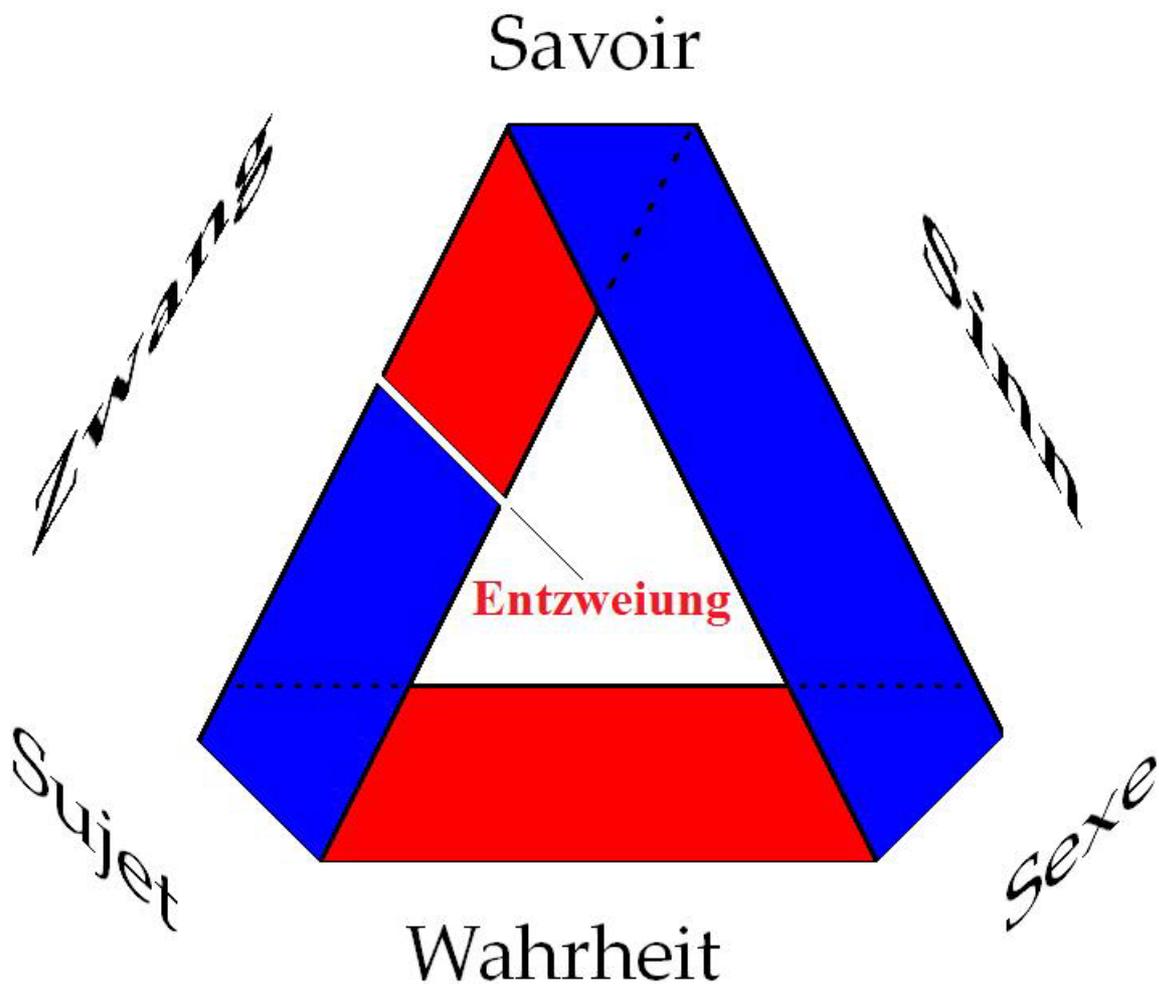
1) Dans le séminaire *Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), on peut lire à la page 161, que la pulsion est une *subjectivation acéphale*, c'est-à-dire sans sujet, de sorte que dans la pulsion le sujet se confond avec l'objet. C'est même par ce biais que Lacan considère la perversion intrinsèque à toute pulsion, pour autant que le sujet s'y détermine lui-même comme objet dans son rapport à l'autre.

2) Puis Lacan avancera que le sujet est présent dans la pulsion dans la mesure où c'est lui qui s'en satisfait.

Assuré de cette démarche, on saisit comment, elle procède de va et vient, où à chaque avancée nouvelle Lacan est obligé de revenir sur ce qu'il a dit précédemment. Parfois il avance des propositions paradoxales entre elles, qui vont finir par s'articuler logiquement.

Au fond, comme pour Freud, mais plus encore pour Lacan, il s'agit de saisir comment l'organisme vient à se prendre dans la dialectique signifiante. Or la *signifiantisation* intégrale du sexe est impossible. Il y a un impossible à savoir, sur le sexe.

L'existence du savoir inconscient, dont le sujet est à déchiffrer, implique, que celui-ci s'indétérmine dans le savoir, lequel s'arrête devant le sexe. Le sujet prend alors sa nouvelle certitude de trouver son gîte dans le pur défaut.



**ZWANG** : Contrainte=Symptôme

**WAHREIT** : Vérité

**SINN** : Sens

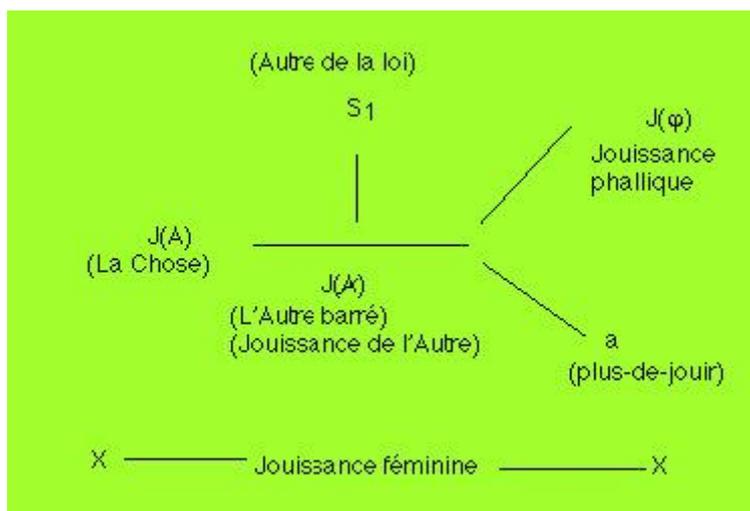
**ENTZEIUNG** : Pas de sens

L'effet de cisaille du signifiant sur l'organisme, que Lacan reprend une fois de plus dans son texte *Télévision* de 1973, a pour effet la mortification, la division du sujet (\$), mais elle n'est pas non plus sans la production d'un reste, qu'il a déjà désigné dans son séminaire sur *L'Angoisse en 1963*, comme étant l'objet *petit a*. Il est d'abord défini comme contingence corporelle, sein, fèces, voix et regard. *L'objet a* prendra le statut de consistance logique, étant désubstantivé, pour autant qu'il est l'objet manquant de toujours.

L'effet de subjectivation, par le signifiant, entraîne une séparation entre la jouissance et le corps, qui se distingue de l'organisme. Ce corps étant défini, par Lacan, comme surface d'inscription du signifiant, ce dont témoignent les paralysies hystériques qui ne répondent pas à celle de la neurophysiologie.

En élaborant, dans le *Graphe du désir (ou du discours)*, l'effet de l'incidence du signifiant, Lacan va articuler la castration comme interdit porté sur la jouissance de l'organisme, la jouissance du corps propre en quelque sorte, dans sa présence animale. Cette jouissance (La Chose) serait mortelle au-delà d'une certaine limite, l'organisme ne tiendrait pas le coup. Désormais on ne peut plus parler de la jouissance, à partir de l'interposition du signifiant, qu'en tant qu'il s'agit d'une jouissance qui manque, une jouissance perdue parce qu'elle a été négativée.

Schéma :



Cependant la jouissance fait aussi retour sous la forme de ce qu'il en reste sous la forme de *l'objet petit a* qui témoigne de cette perte, mais où un *plus-de-jouir* est à saisir non pas dans le dire mais dans les *inter-dits*, les intervalles du dit. Soit une jouissance qui n'est pas réductible à la fonction phallique.

Laissons en attente cet objet récupérateur de jouissance pour éclairer un autre statut donné à la jouissance par Lacan, car il y a une autre difficulté à saisir ici.

En effet Lacan marque l'opposition polaire entre le désir et la jouissance sous cette forme :

Désir de l'autre d'une part,  $d$ — jouissance de l'autre d'autre part,  $J(A)$ .

Puis il va poser que le statut de la jouissance est lié au signifiant. Dès lors, il va parler de la jouissance du signifiant, c'est-à-dire *la jouissance phallique*, ce qui va l'amener à changer de position. A partir de 1967, il va élaborer une théorie des jouissances, dans le champ qu'il va nommer le *Champ lacanien*, parce qu'il le considère comme son apport le plus important et même essentiel à la psychanalyse.

Désormais, *la jouissance interdite à celui qui parle comme tel*, on peut en savoir quelque chose, parce qu'on en parle, alors que le désir est impossible à dire.

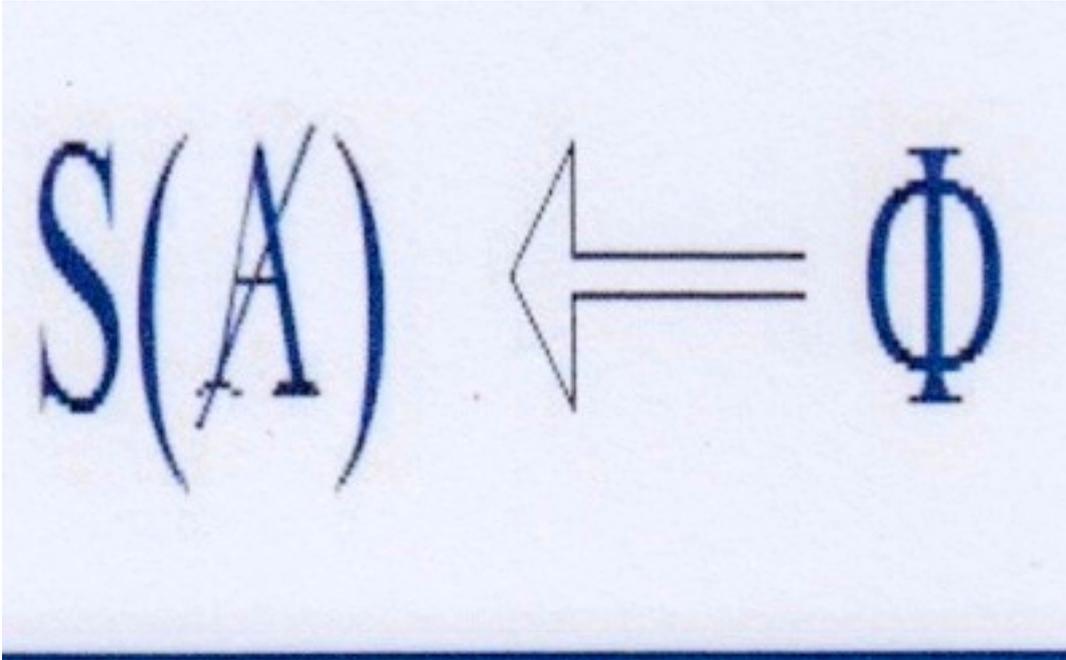
Après avoir situé au niveau de la chaîne signifiante, *l'instinct de mort*, comme la jouissance ruineuse, au-delà des processus primaires fonctionnant selon le principe de plaisir conformément au schéma freudien, et où, la jouissance n'est pas encore placée dans son enseignement, soit les dix premières années de son enseignement, il va en déplacer les repères.

Il va d'abord faire l'équivalence entre la jouissance et les processus primaires, c'est-à-dire les traces qui les constituent. La jouissance cause la répétition, en tant que ce qui se répète c'est une jouissance tracée en quelque sorte, toujours ratée au regard de la jouissance perdue. C'est aussi bien, la jouissance qui dans le symptôme, met en échec le principe de plaisir, et en maintient la consistance, en raison de l'inertie qu'elle exerce. De ce fait on saisit comment chez lui la jouissance commence à être rapportable au signifiant.

C'est à partir de là que Lacan va élaborer la jouissance liée au signifiant, ou du dire, du *bla-bla-bla*, dont on voit que pour l'introduire il faut lui faire un nouveau pas.

Il a déjà nommé le phallus symbolique (Grand Phi) comme étant le signifiant de la jouissance qui polarise la sexualité mâle et féminine.

Puis il avance que *l'Autre* manque, du fait de la castration symbolique.



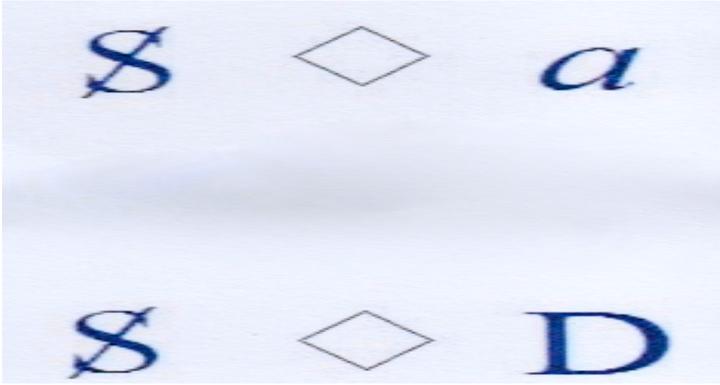
On est passé à *l'Autre manquant*.

Mais la difficulté pour le sujet, est que ce manque lié à la castration, peut lui être masqué par le phallus imaginaire qu'il foment, pour parer, vainement d'ailleurs, au défaut de jouissance qu'il éprouve du fait de la Loi.

En somme on saisit comment, *c'est au phallus que ce réduit le point de mythe où le sexuel se fait passion du signifiant*. Autrement dit, la jouissance d'être prise, barrée, négative par le signifiant, devient la *jouissance phallique*, liée à la fonction qui détermine la signification

Le cheminement de Lacan est comme un aller-retour, qui va du désir dans son opposition polaire à la jouissance impossible de la *La Chose*, et de celle-ci, fait retour au désir. La jouissance de l'Autre est interdite, mais la jouissance phallique, soit la jouissance, liée au signifiant, est accessible au sujet, avec un plus-de-jouir dans *l'objet a*. Quant à l'énigmatique jouissance féminine, on verra plus loin, comment Lacan commence à l'approcher, d'abord par le biais de la sublimation courtoise et par la perversion, depuis son séminaire sur *l'Éthique* en 1960, puis lui donner une assise logique à partir de ses séminaires *...Ou pire* (1972) et *Encore* (1973).

Pour Lacan le catalogue des pulsions a pu être dressé, à partir de la névrose, parce que le fantasme y fonctionne comme la pulsion, dans une sorte de mixage :



En effet dans la névrose, le sujet confond l'objet de son fantasme avec la demande de l'autre (qui devient pour lui le représentant idéalisé de l'Autre).

Lacan va développer sa conception de *l'objet a* (produit par *l'opération* signifiante) récupérateur de jouissance, ce qui lui permettra, entre autres, de pouvoir rendre compte de la satisfaction obtenue par le sujet dans la mise en jeu de la pulsion.

Freud en effet disait que la pulsion visait toujours la satisfaction, l'objet lui étant indifférent de sa nature, un autre pouvant lui être substitué. Freud dit que dans la pulsion l'objet est interchangeable, c'est-à-dire que l'objet sexuel, le partenaire, n'est que l'objet retrouvé par rapport à l'objet perdu originaire, ce qui va amener Lacan à en tirer les conséquences logiques concernant le statut de l'objet.

Chez Freud, il y a déjà cette approche de la pulsion, comme dérive par rapport à la jouissance. Il va jusqu'à dire que « *la pulsion est un être de mythe, grandiose dans son indétermination* ».

Or dans la formule lacanienne de la pulsion, qu'il n'y a pas de place pour l'objet, tout y est signifiant.

Le fantasme, montage de l'imaginaire par le symbolique, est le support du désir du sujet divisé, face à l'objet imaginaire *i(a)*, L'objet aimé et désiré

Le fantasme fonctionne comme principe d'identité et comme machine à plaisir.

Chez le névrosé, le fantasme fonctionne comme la pulsion. Pour désirer il demande la permission à l'autre. Sa condition est que l'autre lui demande de manger, de chier, de baiser, de regarder d'écouter, pour pouvoir désirer. On comprend bien ici, comment le *désir du sujet est le désir de L'Autre*.

Lacan va montrer, dans ce mixage entre la pulsion et le fantasme, comment les pulsions *silencieuses*, pour Freud, sont en acte dans le fantasme. C'est en effet par le jeu grammatical, que se traduisent les mouvements de réversion, de renversement entre l'objet et le sujet, y manifestant leur structure de coupure, dans la discontinuité du discours. Freud articule sans équivoque, dans son analyse du fantasme *Un enfant est battu*, ce mixage entre le fantasme et la pulsion.

Le tracé de l'acte, dans la mise en jeu de la pulsion, implique pour le sujet son *aphanisis* dans la demande, où il devient lui-même objet, comme équivalent de cette coupure.

L'objet est alors produit comme reste de l'opération signifiante, en quoi consiste la pulsion, qui s'origine de la prise du corps par le langage, avec pour effet, l'émergence du sujet divisé(\$). Voilà ce qui résulte de l'incidence de la castration symbolique (située au lieu de la pulsion dans le graphe du discours)

Pour Lacan, l'objet de la pulsion a d'abord un statut d'être de contingence corporelle. Il est le correspondant dans le fantasme de *l'être de jouissance* du sujet, définit comme

*être de signifiant*. L'*objet petit a* représente, cette part de son propre, de lui-même, que le sujet doit abandonner pour se loger dans son habitation de langage. C'est ainsi que Lacan parle au début, mais il va modifier cette position parce qu'il va dire que c'est le langage qui vient parasiter le corps, et non pas le contraire.

Pour résumer, l'élaboration de Lacan concernant sa conception de l'*objet petit a*, il part de sa contingence corporelle pour aboutir à sa consistance logique.

Pour comprendre cela, prenons l'exemple de la voix comme *objet petit a* dans la pulsion invoquante. Elle n'est pas celle que vous entendez. La voix est *aphonique*, elle est ce qui fait coupure. Elle est ce qui se perd au-delà de ce qui est entendu. A ce titre elle passe au Réel, *ex-sistente* au discours, dans la mesure où elle n'est pas à être substantivée. C'est le corps qui devient substance jouissante, de par l'incidence du langage.

*Être de mythe*, que la pulsion disait Freud, la définissant ainsi comme une structure langagière. Lacan en fera son miel, en montrant comment les éléments hétérogènes qui la constituent, ne peuvent que relever d'une combinatoire, un montage signifiant. Lacan use du terme de collage, allant jusqu'à parler d'un *collage surréaliste*. Elle n'est pas à confondre avec un instinct (Freud la désigne du terme de *trieb* et non pas *d'instinkt*). Elle n'est pas observable phénoménologiquement. Lacan en fera un concept fondamental de la psychanalyse :

1) **La source** : c'est la zone érogène découpée par le signifiant. Elle a une structure de bord, lèvres, marge de l'anus, pavillon de l'oreille, fente palpébrale.

2) **La poussée** : elle est constante, ce qui ne permet pas de l'assimiler à une fonction organique dont l'intensité est variable. Cette poussée s'exerce selon le trajet de la pulsion, spécifiée par la circularité d'un mouvement d'aller et retour que Freud caractérise en termes grammaticaux : *voir-être vu* (on sait ce cela pouvait entraîner chez des psychanalystes, comme confusion entre les objets grammaticaux et les objets réels, avec pour résultat la soi-disant réversibilité, s'agissant de la pulsion scopique entre l'exhibitionnisme et le voyeurisme. A cet égard il faut souligner que la pulsion, n'est pas la perversion qui est une position subjective autrement élaborée. Pour trancher, Lacan formule le tracé en boucle aller-retour de la pulsion en ces termes par un *se faire...voir, sucer, chier, entendre*.

3) **L'objet** : il vient à sa place, en creux, dans la pulsion qui le contourne dans son trajet - on peut figurer ça comme le mouvement d'une vague s'enroulant autour du creux même, qui a présidé à sa naissance. C'est l'objet perdu et recherché nécessairement dans la pulsion pour parvenir à son but.

4) **le but** de la pulsion : est la satisfaction, pour le plaisir du sujet. Si la pulsion est corrélée à la castration symbolique, il y a lieu de donner un éclairage plus précis sur la satisfaction de la pulsion.

Pour répondre aux énigmes que la pulsion posait Freud, Lacan va faire émerger dans ce mixage qu'il fait entre la pulsion et le fantasme, le concept de jouissance.

Il y aura là un frayage à entreprendre, nécessité du fait qu'on ne peut pas réduire la jouissance à sa représentation phallique, car il y a un reste de jouissance dans l'*objet petit a*.

En effet chez Lacan le sujet ne peut pas se compléter dans le discours – cependant, la métonymie ne véhicule pas seulement le sujet, mais aussi le signifié, la signification du

phallus, le désir et *l'objet a* qui le cause, la jouissance. Ces éléments représentent, ce que l'on appelle comme on peut, *le complexe de castration*.

Ces éléments, ne s'ajustent pas forcément, mais leur hétérogénéité les situe entre eux dans des rapports de voisinage. Ils viennent border l'absence, l'inexistence du rapport sexuel.

La pulsion va devenir chez Lacan un carrefour où il va commencer à conceptualiser la jouissance. Celle-ci à partir de 1967 va prendre une importance croissante dans son enseignement. Il ne parlera plus de *la* jouissance, mais *des* jouissances.

Cela n'invalidera pas le concept de pulsion mais en déplacera l'accent. En la traduisant par le mot *drive*, c'est-à-dire *dérive*, il passe du mythe de la pulsion au réel de la jouissance.

La jouissance ne se réduit pas à la jouissance sexuelle, car pour Lacan, par définition la pulsion peut se satisfaire hors de son but sexuel. Son mode premier de satisfaction, ne contrevient pas au principe de plaisir qui constitue une barrière à la jouissance, en tant qu'au-delà la jouissance confine avec la douleur. Mais il y a dans la pulsion une possibilité de forçage de cette barrière du plaisir pour accéder à la jouissance. Pour en quelque sorte, convertir la jouissance ruineuse, en satisfaction pour le sujet. Autrement dit, ce qui est au principe de la pulsion, via le signifiant, c'est une limitation, un apprivoisement du Réel et de la jouissance morbide qu'il comporte.

La jouissance sexuelle est dans un rapport second à la satisfaction première de la pulsion. D'où la difficulté parfois du sujet pour l'obtenir, car elle est corrélée à la Loi, du désir. Elle suppose une *transgression* en quelque sorte, comme un appel à l'autre sexe qui va en passer par la demande.

Lacan considère que la jouissance obtenue de l'organe par masturbation n'est pas la jouissance sexuelle.

Avec Freud, on peut penser à l'existence d'une pulsion sexuelle, génitale, dont le mode de satisfaction serait celui de la jouissance sexuelle, qui est cependant, comme chacun par expérience peut l'éprouver comme discordante, paradoxale, parce qu'elle comporte son évanouissement, du fait de sa division.

Pour Lacan, au contraire, il n'y a pas de construction sexuelle, *il n'y a pas de rapport sexuel*, mais pulsionnel. Ce qui interdit au sujet de la pulsion, la jouissance du corps de l'autre, sinon de façon réellement fantasmatique, qui présente une forme de *l'objet petit a*, en tant que leurre *i(a)*, comme objet désiré et aimé.

Il est vrai que Freud conserve ce même mode de la satisfaction sexuelle comme but de la pulsion, mais dans la mesure où celle-ci peut connaître un destin différent peut-on en rester là ?

Certainement pas, ainsi par exemple du symptôme, qui est un rejeton de la pulsion détournée de son but sexuel, par retour du refoulé. Comment le sujet peut-il s'en satisfaire avec le déplaisir qu'il comporte ?

C'est bien parce que le symptôme a aussi statut de jouissance spécifique, qu'il représente une forme d'inertie, de répétition, d'échec du principe de plaisir. Il est nécessaire que le symptôme s'ouvre à l'autre par la demande, pour qu'il puisse être dénoué dans l'interprétation du transfert.

Quant à la sublimation, Freud avance qu'elle permet d'obtenir la satisfaction de la pulsion sans refoulement, ce qui fait son prix, c'est le paradoxe en quoi elle consiste.

Dans la mesure où dans ce cas la jouissance sexuelle serait forclosée (sinon, la mise en jeu

de la pulsion), force alors et de rapporter la jouissance obtenue de la sublimation au signifiant, l'instance de la castration y étant reconnu de ce fait même par le sujet. Ça nous ramène bien sûr à cette énigmatique jouissance de l'Autre, dont Lacan au départ nous avait dit qu'il était *l'Autre le champ nettoyé de la jouissance* avant de commencer à le réintroduire dans son champ par le biais du signifiant. Nous sommes là sur le seuil encore énigmatique de la jouissance féminine.

On peut aussi souligner une certaine affinité apparente entre la sublimation et la perversion. Il conviendrait de ne pas confondre l'activité sublimatoire, pour laquelle il semblerait que certains sujets pervers aient des dons, avec la sublimation, proprement dite. L'exercice de la perversion est d'un autre registre. Rappelons à cet égard qu'il a fallu 40 ans de prison et de travail d'écriture, à Sade pour démontrer à son insu, même s'il n'était pas dupe de son fantasme, que la sublimation et la perversion s'opposent comme des positions subjectives différentes radicalement. Ce qui sera étudié et analysé dans cet ouvrage.

Patrick Valas 2012.